



Un compagnon

pour toutes les saisons:

Guido Gezelle

*Son nom veut dire «compagnon».
Comme Pouchkine, on ne peut le traduire.
L'un, en russe, dit ce que, dans leur sang,
depuis toujours, les Russes traînent,
l'autre ce que ressent,
entre la dune blonde et le vent rude,
le peuple de la mer, de Bruges à Dixmude.*

*«Gris-argent ses poèmes avec
un côté quelque peu pompe funèbre»*

*C'est ce qu'en disait Rilke. Et je dirais
comme lui si je ne lisais
Gezelle qu'en français.
Tout son génie est dans sa langue, tout
ce qu'il a chanté ne se chante
que dans le doux parler de la West-Flandre.
«O krinklende winklende waterding!»
Pas besoin de comprendre.
Les traducteurs pourront grincer des dents
L'alouette parle alouette,
l'hirondelle hirondelle, le Flamand, Gezelle.
Non le raide jargon des calvinistes
bataves, la langue puriste
bien frottée au papier de verre,
mais celle de Clémence, ma grand-mère...*

«Un côté gris-argent, quelque peu pompe funèbre».

Ce jugement lapidaire de Rilke sur les poèmes de Guido Gezelle (1830-1899) a des allures d'exécution. Faut-il s'en émouvoir? Rilke n'avait pu lire Gezelle que traduit, fort piètrement sans doute, peut-être même dans une de ces versions françaises qui rendent si mal la musicale virtuosité du poète.

Henri Michaux devait, à propos de Gezelle, me tenir un langage bien différent. C'était en 1976, lors de l'unique conversation que j'eus avec lui: «J'ai failli écrire en flamand dans mon adolescence, me confia-t-il. Lorsque j'étais pensionnaire en Campine. Mais après Guido Gezelle... ». Ainsi donc, si éloigné qu'il fût de Gezelle, aux antipodes mêmes de son génie, Henri Michaux l'admirait. C'est qu'il pouvait le lire dans l'original, donc l'apprécier au plan formel, qui n'est pas, comme certains le pensent, une partie de l'art du poète mais tout son art. Et quand cet art est au sommet de la langue dont il use, qu'il fait corps avec elle, qu'il devient elle, au point d'en être indissociable... Voilà pourquoi Gezelle, hors du flamand (1), n'est plus Gezelle, tout comme, sorti du russe, Pouchkine n'est sans doute plus Pouchkine. C'est du moins ce que j'imagine, n'entendant rien au russe. Mais je sais combien les Russes placent haut Pouchkine et les versions françaises de ses poèmes ne m'ont jamais appris pourquoi.

Écrire ceci après avoir traduit des poèmes de Guido Gezelle frise la provocation. Mais essayer de le traduire montre déjà de l'inconscience, voire du masochisme. Dès lors, pourquoi l'avoir tenté ?

Parce qu'un traducteur compte, malgré tout, rendre ne fût-ce qu'un reflet du texte qu'il traduit. Qu'il ne craint pas les causes perdues. Qu'il est dans sa nature de relever les défis. Qu'il se réclamerait volontiers de Don Quichotte. Un Don Quichotte dont les moulins à vent ne sont que trop réels. Ajoutons à cela qu'il lui semble important de mettre en pièces certaines idées reçues, de placer sous un angle neuf certaines vérités oubliées, de les examiner à la lumière de notre époque.

Poète flamand par excellence, Guido Gezelle est peu connu à l'étranger et souvent mal connu chez lui. Petit vicaire de province s'extasiant sur les fleurs et les oiseaux, il fait pourtant figure de monument. Regarde-t-on vraiment les monuments ?

Descendons de son socle la statue. Ce personnage n'est pas en bronze ni en granit, c'est un homme de chair et de sang. Un enfant du peuple, de son peuple. Écrivant cela, je prends pour la première fois conscience de ce fait troublant : c'est probablement parce qu'il sortait du peuple que Gezelle a écrit en flamand. Venu au monde dans la classe bourgeoise, à cette époque, il se serait sans doute exprimé en français. Peut-on imaginer Gezelle écrivant en français?

Si le fait d'être issu du peuple permet à Guido Gezelle de rendre à la Flandre une parole perdue depuis trois siècles, et de devenir son poète le plus populaire, ne nous méprenons pourtant pas: popularité n'implique pas simplisme. L'oeuvre de Guido Gezelle a quelque chose du message évangélique : elle est par tous lisible mais chacun y puise selon sa mesure. Ceux qui ne cherchent, dans un poème, que la musique de l'âme seront comblés. Ceux qui se penchent plus volontiers sur la démarche littéraire s'arrêteront à une technique éblouissante.

Limpide et raffinée, la langue de Gezelle coule avec l'aisance d'un ruisseau. Découvreur au plan linguistique, créateur d'abondants néologismes, il ne donne jamais l'impression d'avoir cherché une rime, elle paraît lui venir tout naturellement, portée par la souplesse du rythme, enrichie de multiples allitérations. A quel poète français le comparer? A Verlaine, peut-être. Mais un Verlaine qui posséderait la tessiture de Victor Hugo, sans le côté ostentatoire de ce dernier. Jamais Gezelle n'étale son brio. Sa virtuosité ne nous frappe qu'après coup, tout comme son érudition. C'est de la poésie à l'état pur. Je n'en veux pour exemple que ses nombreux -trop nombreux- poèmes de circonstance. Certes, Gezelle y gaspille son talent. Le jubilé de telle religieuse, l'intronisation de tel curé, les innombrables «souvenirs pieux» ne méritaient pas une plume comme la sienne. Elle y devient parfois conventionnelle, elle n'en est, pour autant, jamais médiocre.

On commence à comprendre pourquoi Guido Gezelle se traduit mal. D'autant plus que, privé du soleil de sa langue, le paysage qu'offre cette oeuvre peut paraître assez banal: la famille, l'amitié (une amitié qui a parfois les accents de l'amour), la Flandre, la nature, le travail des hommes, les effusions d'un tempérament où la joie de vivre le dispute sans cesse à la mélancolie, la célébration des mystères religieux, la mort. Et Dieu. Non le Dieu des mystiques, l'amant pour lequel flambent les Hildegarde et les Hadewijch, mais le Père compatissant en qui l'enfant Guido, toujours, a su trouver refuge. Quelques poèmes vont cependant plus loin. La lumière qui les baigne dépasse la simple piété, le cadre rituel, le formalisme:

*Je suis une fleur
et fleuris sous tes yeux
ô soleil violent
à jamais immuable...*

Plus religieux que mystique, Gezelle n'a rien non plus d'un explorateur des gouffres de l'âme et son état ecclésiastique l'a maintenu hors des grands mouvements de la passion. Eût-il été différent s'il avait vécu dans le monde? Il est permis d'en douter. Que nous importe, d'ailleurs. Dans son domaine à lui, il reste unique.

Né le 1^{er} mai 1830 à Bruges, aîné d'une famille nombreuse, Gezelle gardera toujours de son enfance un souvenir plein de nostalgie. Le grand jardin de la propriété où travaillait son père n'y est certainement pas étranger. C'est là, sans doute, que le futur chantre de la nature connut ses premiers éblouissements.

Jardinier de son état, Pieter-Jan Gezelle, le père, est aussi optimiste que sa femme Monica Devriese l'est peu. Guido tient autant de l'un que de l'autre mais le côté de la lumière finit toujours chez lui par l'emporter. Même si l'intime souffrance est décelable, ses poèmes n'offrent rien de doloriste, bien au contraire, quelles que soient les circonstances ils demeurent sereins. C'est un merveilleux «compagnon» pour toutes les saisons.

La solitude de cette existence a pourtant de quoi serrer le coeur. Comme l'état subalterne dans lequel Gezelle fut toujours tenu par sa hiérarchie. Cet homme, qui fut membre de

l'Académie flamande et docteur honoris causa de l'Université de Louvain, n'occupa jamais un poste éminent. Il ne devint même pas curé. Le trouvait-on incapable de mener une paroisse ? J'ose espérer qu'on voulut lui laisser le temps d'écrire.

Outre son oeuvre poétique très abondante, ses activités littéraires sont nombreuses et toutes marquées par le souci d'instruire son peuple. Il se fait journaliste folkloriste, historien, traducteur. Il fonde des revues, publie des almanachs. Aurait-il gardé la nostalgie de l'enseignement ? Son sacerdoce l'avait d'abord conduit à être professeur au petit séminaire de Roulers. Titulaire de la classe de poésie, il marque à jamais ses élèves. Un peu trop, sans doute: on lui retire sa chaire. Un autre que Gezelle aurait rué dans les brancards. Le fils de Monica Devriese se soumet. Mais quelque chose, à ce moment, paraît s'être brisé en lui.

Entre Bruges et Courtrai, de couvent en paroisse, de paroisse en couvent, Gezelle poursuit une existence plus que modeste qu'illumine seule la poésie. Dans quelle nuit de l'âme, quelquefois, dans quelle pauvreté, toujours ? A-t-il conscience de son génie ? Sait-il que sa voix est de celles qui ont réveillé la Flandre ? Qu'elle est une des plus pures au monde ? Il meurt à Bruges le 27 novembre 1899. La religieuse qui l'ensevelit pleure en découvrant la misère de son linge. Mais le glas sonne dans toute la ville neuf heures durant et pendant quatre jours le peuple lui prépare des funérailles de prince.

Cent ans après sa mort, ses poèmes n'ont pas pris une ride, ils vivent encore dans les mémoires et je gage qu'au hasard d'une de ces émissions où l'on questionne des passants, beaucoup pourraient citer quelques-uns de ses vers .

Pour moi, lorsque je me promène dans ces régions qu'il aimait tant, sur cette plaine où le ciel prend toute la place et que, tournant le dos aux laids villages, aux alignements mornes de maisons cossues, aux jardins envahis de nains et de faux puits, je vois, au loin, des tours anciennes, des peupliers courbés par le vent de la mer, de petites fermes accroupies sous les nuages pommelés, quelques vers de Gezelle me viennent parfois aux lèvres. Ce qu'ils réveillent alors remonte du fond de mon enfance, me rappelle des visages effacés depuis longtemps, une langue que j'entendais avant même de pouvoir parler. Guido Gezelle symbolise cette langue. Il est donc, à jamais, intraduisible. Mais ce qu'on peut rendre de lui, j'espère l'avoir rendu. Je citerais volontiers ici la belle devise du Taciturne, si je n'avais depuis longtemps choisi celle des van Eyck : *als ick can*.

LILIANE WOUTERS

Poète-Traductrice.

Adresse : Place communale 16, B-6032 Mont-sur-Marchienne.

Note :

(1) Afin d'éviter toute confusion, notons que Guido Gezelle écrivait dans une variante ouest-flamande du néerlandais standard.

Guido Gezelle

Moederken

't En is van u
hiernederwaard
geschilderd of
geschreven,
mij, moederken,
geen beeltenis,
geen beeld van u
gebleven.

Geen tekening,
geen lichtdrukmaal,
geen beitelwerk
van steene,
't en zij dat beeld
in mij, dat gij
gelaten hebt,
alleene.

o Moge ik, u
onweerdig, nooit
die beeltenis
bederven,
maar eerzaam laat
ze leven in
mij, eerzaam in
mij sterven.

Petite mère

Petite mère,
de ton visage
n'ai pu garder
l'image.
Sur cette terre
pas un dessin,
rien de gravé,
de peint.

Pas un portrait,
pas un cliché,
pas une pierre
sculptée,
hormis les traits
empreints en moi
et que tu m'as
laissés.

O que je puisse
toujours garder
inaltérés
ces traits
jusqu'à ma mort
que leur éclat
demeure encore
en moi.

Guido Gezelle

Waar zit die heldere zanger

Waar zit die heldere zanger, dien
ik hooren kan en zelden zien,
in 't loof geborgen,
dees blijden Meidagmorgen?

Hij klinkt alom de vogels dood,
bij zijnder kelen wondergroot'
en felle slagen,
in bosschen en in hagen.

Waar zit hij? Neen, 'k en vind hem niet,
maar 'k hoore, 'k hoore, 'k hoore een lied
hem lustig weven:
het kettert in de dreven.

Zoo zit en zingt er menig man,
vroegmorgens op 't getouwe, om, van
goên drom, te maken
langlijdend lijwaadlaken.

De wever zingt, zijn' webbe deunt:
de la klabakt, 't getouwe dreunt;
en lijzig varen
de spoelen heen, in 't garen.

Zoo zit er, in den zomer zoel,
een, werpende, op den weverstoel
van groene blâren,
zijn duizendverwig garen.

Wat is hij: mensche of dier of wat?
Vol zoetheid, is 't een wierookvat,
daar Engelenhanden,
onzichtbaar, reuke in branden.

Où est ce chanteur que j'entends

Où est ce chanteur que j'entends,
mais n'aperçois presque jamais,
caché dans le feuillage
en ce joyeux matin de mai?

Tout autre chant meurt sous sa voix
quand, de sa gorge, à coups puissants,
elle sort, jaillissant
à travers les champs et les bois.

Où est-il? Je ne le vois pas.
Mais je l'entends, j'entends, j'entends
comme il tisse le chant
qui sème aux sentes ses éclats.

Tel, tôt matin, maint tisserand
au métier va s'asseoir, chantant,
pour, avec bonne trame
faire bon linge, dur au temps.

Il chante, son métier vrombit.
Lame claque, navette glisse.
Vont et viennent les fils
mollement menés par les lices.

Ainsi, pendant le doux été,
aux verts feuillages d'un métier
quelqu'un recueille et lance
d'autres fils, de mille nuances.

Qu'est-il? Homme, animal? Est-ce un
encensoir? D'invisibles mains
d'anges seraient en train
d'y brûler suaves parfums.

Wat is hij? 't Is een wekkerspel,
vol tanden fijn, vol snaren fel,
 vol wakkere monden,
 van sprekend goud, gebonden.

Hij is... daar ik niet aan en kan,
een sparke viers, een boodschap van
 veel hooger daken
 als waarder menschen waken.

Horkt! Langzaam, luide en lief getaald,
hoe diep hij lust en leven haalt,
 als uit de gronden
 van duizend orgelmonden!

Nu piept hij fijn, nu roep hij luid':
en 't zijzapt hem ter kelen uit,
 lijk waterbellen,
 die van de daken rellen.

Geteld, nu tokt zijn taalgetik,
als ware 't op een marbelstik,
 dat perelkransen,
 van 't snoer gevallen, dansen.

Geen vogel of hij weet zijn lied,
zijn' leise en al zijn stemgebied,
 bij zijnder talen,
 nauwkeurig af te malen.

't En deert mij niet, hoe oud gedaagd,
dat hij den zangprijs henendraagt,
 en, vogel schoone,
 mij rooft de dichterkroone!

Want mensche en heeft u nooit verstaan,
noch al uw' rijkdom recht gedaan,
 o wondere tale
 van koning Nachtegale!

Uit «Volledig dichtwerk» (1998).

Qu'est-il encor? Les hautes cordes,
les fines dents, les bouches fortes
d'où sortent ces accords
de carillon qui parlent d'or.

Il est l'inabordable, un feu
jaillissant, un message comme
venu de toits trop hauts
pour servir de demeure aux hommes.

Écoute! Aimables, lentes, fortes,
comme de mille tuyaux d'orgue
sortent des profondeurs
ses trilles de vie et d'ardeur.

Il gazouille puis chante haut.
De son gosier, une à la fois,
tirant les gouttes d'eau
qui s'en vont rouler sur les toits.

Comme les perles d'un collier
qui s'est dénoué glissent
et dansent, déliées,
puis sur le marbre rebondissent.

Aucun oiseau dont il ne puisse
rendre le chant, la tessiture,
par les mille caprices
de sa voix, prendre la nature.

Peu me chaut, si vieux que je sois,
de n'être le premier poète.
Les lauriers de ma tête,
bel oiseau, seront tous pour toi.

A-t-on jamais rendu hommage
à la richesse de ta voix,
ce merveilleux langage
rossignol, des chanteurs le roi.

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.

Paraîtra bientôt dans «Un compagnon pour toutes les saisons», Autres Temps, Marseille.

Guido Gezelle

Traagzaam trekt de witte wagen

Traagzaam trekt de witte wagen
door de stille strate toen,
en 't is weenen, en 'is klagen
dat ze bin' de wijte doen!
Stap voor stap, zoo gaan de peerden,
traagzaam, treurig, stille en stom,
en zij kijken, of 't hun deerde,
dikwijls naar hun' Meester om;
naar hun' Meester, die te morgen
zijn beminde peerdenpaar,
onder 't kammen en 't bezorgen,
zei de droeve nieuwemaar.
«Baai,» zoo sprak hij, «Baai en Blesse,
heden moeten... stille! fraai!
moeten wij naar de uitvaartmesse,
met den wagen, Blesse en Baai!»
En toen, na zijn hand te doppen
in 't gewijde water klaar,
zegt hij de hooge koppen
van 't onachtzaam peerdenpaar.
En hij kust en kruist ze beiden,
en «gij,» zegt hij, «Blesse en Baai,
moet een lijk naar 't kerkhof leiden,
Baai en Blesse, stille! fraai!
Schuimen zoudt ge en lastig zweeten,
zoo 'k u zonder wete liet
van de mare, en zoudt verheeten,
gave ik u den zegen niet!»
En hij zelve kruist en wijdt hem,
eer hij ze in den breidel vangt,
met het water, dat bezijd hem
aan de ruwe bedspoud hangt.
Want hij slaapt bij zijne beminde

Le char blanc va lentement

Le char blanc va lentement
par la rue silencieuse
et sous la bâche on entend
geindre, gémir les pleureuses.
Pas à pas marchent les bêtes,
doucement, muettes et
détournant souvent la tête
vers leur Maître, hébétées.
Vers leur Maître qui, tantôt,
entre pansage et peignage,
transmit le triste message
à sa paire de chevaux.
«Bai», dit-il, «Bai et Balzane,
il vous faut... Sages! Assez!
avec le char blanc aller
à l'église, Bai, Balzane.»
Ensuite, après avoir pris
au bénitier un peu d'eau,
les hauts fronts il a bénis
de sa paire de chevaux.
Il les bénit, les embrasse:
Il vous faut mener un corps,
Balzane et Bai, à la place
qui l'attend, au champ des morts.
Vous seriez couverts d'écume,
et de sueur sous le chaud
si ne vous bénissais d'une
croix bénite, allons, il faut».
Avant de passer les brides
lui-même se signe aussi
avec la même eau limpide
prise au chevet de son lit.
Car il dort près de ses bêtes

peerden en bezorgt ze trouw,
trouwer als voor eigen kinde
eigen Moeder zorgen zou.
Hij besproeit, en met gewijden
palleem speerst hij peerd en stal,
om de lijkvaart te bevrijden
van gevaar en ongeval.
Ha! wie weet hoe veel gevaren
die niet hebben uit te staan,
die met peerden, - God bewaar' hen! -
die met hunne meesters gaan?
Traagzaam rijdt en rolt de wagen,
treurig door de strate voort,
en 't is krijschen en 't is klagen,
dat men onder 't dekzeil hoort.
Stap voor stap zoo gaan de peerden,
ziende naar hun' meester om;
stap voor stap, als of 't hun deerde,
traagzaam, treurig, stille... en stom!

Uit «Volledig dichtwerk» (1998).

bien-aimées, qu'il soigne autant
qu'à le faire serait prête
la mère pour son enfant.
D'un rameau de buis asperge
alors étable, chevaux.
Que le funèbre cortège
soit préservé de tous maux!
Qui dira de quels dangers
ce geste aura su, peut-être,
- Dieu nous garde! - protéger
les chevaux comme le maître.
Par la rue le char avance,
péniblement, tristement.
Ce sont pleurs et c'est navrance
que sous la bâche on entend.
Pas à pas, les chevaux peinent,
regardant vers le Maître et
pas à pas, chagrins, se traînent
dolents, muets, hébétés.

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.

Paraîtra bientôt dans «Un compagnon pour toutes les saisons», Autres Temps, Marseille.

Guido Gezelle

Casselkoeien

Aanschouwt mij, hier en daar,
die bende Casselkoeien;
die, louter bruin van haar,
als zooveel bloemen bloeien,
in 't gers en in de zon, die, zinkend henen-tiet:
die, rood, het roode veld vol roode vonken giet.

't Is prachtig overal,
't is prachtig, hoe de huiden
dier koeien liefgetal
van vouwe en verwen luiden;
't is prachtig, hoe ze staan, gebeiteld en gesneên,
lijk beelden, over heel die wijde weide heen.

Daar zijnder, roode als vier;
castanjebruin geboende;
naar donkerbaaide bier,
naar bijkans zwart bier doende;
beglinsterd en beglansd: van vel en verwigheid,
gelijk en ongelijk, - terwijl de zonne beidt.

Al langzaam langer speelt,
dwersdeur de weidegronden,
't zij welker koe een beeld
van schaduw bijgebonden;
en, wangedrochtig groot, in 't donker gers, voortaan,
zie 'k zwarte spoken van gevlerkte koeien staan.

Goên nacht! De zonne beet
ten neste neêr: tot morgen
is al dat verwe heet,
en oogen aast, verborgen:
de koeien zijn voorbij, gedelgd en uitgedoofd,
en... morgen weêr, ontwekt ze 't blinkend zonnehoofd.

Vaches de Cassel

Voyez-moi, çà et là,
dans leur brune splendeur,
ces vaches de Cassel
fleurissant comme fleurs
dans l'herbe et le soleil qui, se noyant, constelle,
rouge, le rouge champ de rouges étincelles.

Partout, quelle splendeur!
Splendides les pelages
des vaches où s'étagent
les plis et les couleurs.
Et splendides à voir, sur toute l'étendue
des prés se découpant, leurs lignes de statues.

En voilà, rouge feu
ou châtaignes cirées,
bière brune tirée
vers le noir peu à peu,
luisantes, rutilantes, peaux et poils pareils
et pourtant si divers dans le tardif soleil.

Lentement, sur l'herbage,
se prolonge l'image
des vaches, à leur ombre
intimement liées.
Monstrueusement grands dans l'herbe sombre
je vois les noirs fantômes de vaches ailées.

Le soleil dans son nid
est rentré. Bonne nuit.
Des couleurs le festin
caché jusqu'au matin.
Les vaches sont passées, éteintes, épuisées.
Demain le grand soleil viendra les réveiller.

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.

Paraîtra bientôt dans «Un compagnon pour toutes les saisons», Autres Temps, Marseille.